



LOUISE WEISS

CONTES ET LÉGENDES DU GRAND-NORD

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

**CONTES ET LÉGENDES
DU
GRAND-NORD**

16'4²

19577

DL 20 1 1958

687

DANS LA MÊME COLLECTION

- Contes et Légendes mythologiques, par E. GENEST.
Légendes du Monde grec et barbare, par L. ORVIETO.
Contes et Légendes de la Naissance de Rome, par L. ORVIETO.
Contes et Légendes de l'Égypte ancienne, par M. DIVIN.
Épisodes et Récits bibliques, par G. VALLEREY.
Contes et Récits tirés de l'Énéide, par G. CHANDON.
Contes et Récits tirés de l'Illiade et de l'Odyssée, par G. CHANDON.
Contes et Légendes du Moyen Age français, par Marcelle et
Georges HUISMAN.
Contes et Légendes du Grand siècle, par Ch. QUINEL et
A. de MONTGON.
Récits et Épisodes de la Révolution française, par Marcelle et
Georges HUISMAN.
Contes et Récits tirés de Corneille, par G. CHANDON.
Contes et Récits tirés de Racine, par G. CHANDON.
Contes et Légendes de Shakespeare, par M^{lle} CLOT.
Contes et Récits tirés du Théâtre grec, par G. CHANDON.
Contes et Légendes d'Armorique, par J. DORSAY.
Contes et Légendes de Corse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Paris et de Montmartre, par Ch. QUINEL et
A. de MONTGON.
Contes et Légendes d'Alsace, par E. HINZELIN.
Contes algériens, par Clara FILLEUL DE PETIGNY.
Contes et Légendes du Maroc, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de l'Afrique noire, par G. VALLEREY.
Contes et Légendes d'Indochine, par M. PERCHERON.
Épopées et Légendes d'Outre-Rhin, par WEILLER.
Contes et Récits d'Outre-Manche, par M^{lle} CLOT.
Contes et Légendes de Suisse, par A. CUVELIER.
Contes et Légendes de Flandre, par LAUWEREYNS
DE ROSENDAEL.
Contes et Légendes d'Espagne, par M^{me} SOUPEY.
Contes et Légendes du Pays d'Irlande, par Charles-Marie GARNIER.
Contes et Légendes de Pologne, par J. LAGUIRANDE-DUVAL.
Contes et Légendes du Pays Roumain, par B. NORTINES.
Contes populaires russes, par E. JAUBERT.
Contes et Légendes d'Écosse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Hongrie, par E. BENCZE.
Contes et Légendes des Pays d'Orient, par A. DUMAS.
Contes et Légendes d'Israël, par A. WEIL.
Contes et Légendes de Chine, par G. VALLEREY.

(Suite page 251)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES DU GRAND-NORD

PAR

LOUISE WEISS

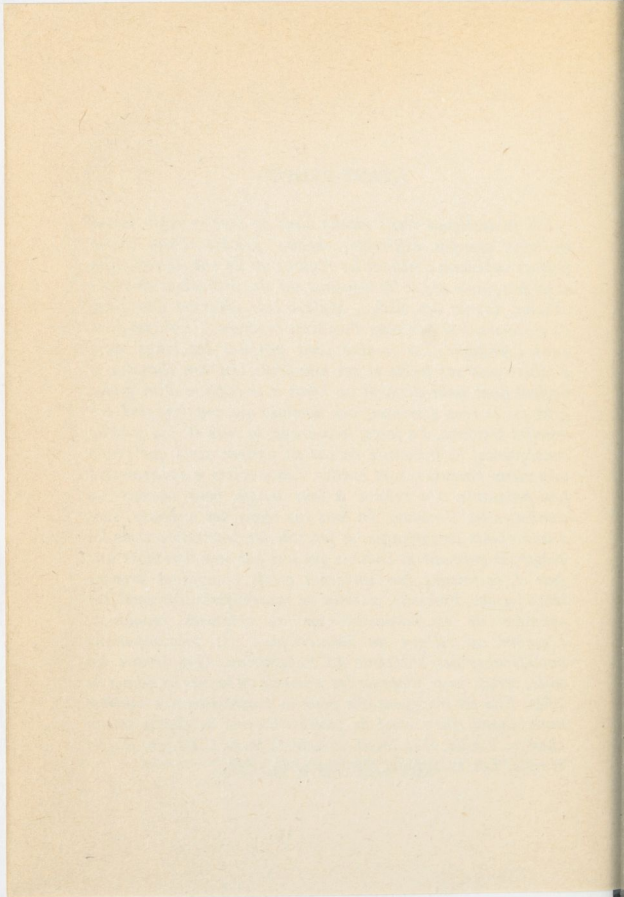


FERNAND NATHAN, ÉDITEUR — PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI^e)

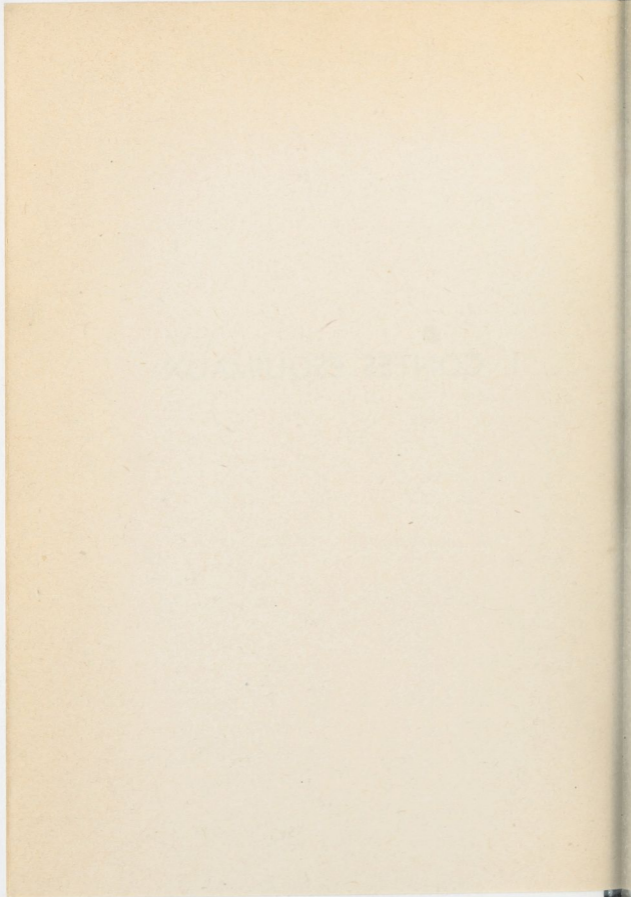
Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays
par Fernand NATHAN, Éditeur, PARIS

AVANT-PROPOS

Les fantastiques récits réunis dans ce livre se répartissent en trois groupes différents, chacun précédé d'une courte préface explicative situant les régions où ils ont été recueillis et les peuplades qui se les transmettent, de générations en générations, depuis des siècles. Malgré leur diversité d'origine, ils s'apparentent par plus d'un trait commun. La vie est dure dans l'Arctique. La famine sévit pendant les longs mois d'hiver dans ses forêts et ses toundras. Un bon chasseur y devient donc naturellement un héros et la capture d'un gibier gras est le rêve dominant des hommes qui ont imaginé ces cruelles histoires. La force, le courage, la ruse et, par voie de conséquence, la fraternité en cas de danger ainsi que l'aide aux vieux parents y sont exaltés. Les sorciers y apparaissent tout-puissants. On recourt à leur magie pour apaiser ou combattre les éléments. En tous ces récits, les animaux sont d'importants personnages. A force de les poursuivre et de les piéger, Esquimaux et Indiens ont fini par leur découvrir une âme et, ce faisant, par imaginer qu'ils pourraient prendre leurs formes. Poissons, oiseaux ou mammifères leur semblent capables de se métamorphoser en créatures humaines. L'amour est relégué au dernier plan des préoccupations quotidiennes des habitants du Septentrion. Une femme est utile, certes, pour préparer les aliments ou tanner les peaux de bêtes. Elle est indispensable pour la procréation des enfants, mais quand elle a cessé de plaire l'homme la chasse ou en change. Vieille, il la laisse mourir de faim. C'est tout et c'est simple. Les exceptions confirment la règle.



I. CONTES ESQUIMAUX



Les mangeurs de viande crue

D'origine asiatique, les 30 000 Esquimaux du Groenland, du Canada, de l'Alaska et de la côte arctique de Sibérie comptent parmi les populations les plus primitives du monde. Leur nom signifie : « mangeurs de viande crue ». Les plus sauvages habitent les îles de l'Océan Glacial et, jusqu'en 1868, n'avaient ni bateaux, ni arcs, ni flèches. Leurs engins de pêche étaient rudimentaires.

Les Esquimaux sont en général de petite taille. Ils portent des vêtements en fourrure de phoque, de renne, de renard, d'ours et de chien. Les femmes raffolent des ornements en plumes d'eider. Avant l'arrivée des Blancs, la malpropreté des Esquimaux était incroyable. Nombre d'explorateurs virent, pour toute toilette, des mères lécher leurs enfants avant de les fourrer dans leurs sacs de plumes à usage tout à la fois de couvertures et de berceaux. En été, les Esquimaux habitent des tentes de peau et, en hiver, des huttes mi-souterraines, faites de glaise, d'os et de bois ou des igloos construits en cubes de neige. Ils tirent la plus grande partie de leur nourriture de la mer. A part quelques baies et racines, ils ne mangent rien de végétal. Baleines, morses et rennes leur fournissent aliments, vêtements, éclairage, ustensiles et même coques et voiles de canots. Ils sont adroits et doués pour la mécanique des Blancs. Leur appétit est formidable. En période d'abondance, un homme consomme jusqu'à dix livres de viande ou de poisson par jour. Familles et tribus se dépla-

cent pour la chasse et la pêche. Avant leur conversion au christianisme, la religion des Esquimaux consistait en un vague animisme. Ils plaçaient toute leur confiance en des sorciers qui intercédèrent pour eux auprès des puissances surnaturelles ou « esprits » qu'ils croyaient maîtres de toutes choses. Leur langage est du type agglutinant. Ils n'ont pas de littérature.

Les petits contes publiés dans cette première partie relèvent du folklore oral des Esquimaux habitant les côtes du détroit de Behring. Recueillis, avec mille peines, par Edward L. Keithahn, instituteur des écoles administrées par le Service des affaires indiennes du gouvernement des États-Unis, auquel j'adresse ici mes remerciements, ils représentent un choix parmi de nombreux récits, tous dominés par la furie des éléments, la difficulté de vivre, la ruse des animaux et la puissance des magiciens ou « hommes de la médecine ». Je les ai traduits et adaptés après mon séjour en Alaska, tant ils m'ont semblé caractéristiques du désolé monde polaire qui fascine aujourd'hui les heureux habitants de nos terres tempérées.

Les joues rondes



ADIS des Nains vivaient avec les Esquimaux. Ils se ressemblaient, à la différence que, beaucoup plus petits, les Nains étaient cependant beaucoup plus forts que les Esquimaux. Un Nain pouvait traîner un morse, ces gros animaux aux belles défenses d'ivoire et qui

pèsent des centaines de kilos. Deux Nains suffisaient au lancement d'un oumiak, la grande embarcation en peau de phoque familière aux pêcheurs du détroit de Behring. Bons chasseurs, les Nains attrapaient facilement quantité de petites baleines blanches et même de grandes baleines bleues. Mais, fait curieux, ils ne pouvaient prendre, tirer ou pousser aucun objet, aucun animal touché par un Esquimau.

Or, voici ce qu'il advint : deux Nains venaient de capturer une belle et grande baleine bleue et

l'avaient poussée jusqu'à la côte. Ils s'apprêtaient à la hisser au sommet d'une colline, sous l'auvent qu'ils avaient préparé, et à la dépecer tranquillement, lorsqu'ils aperçurent une vieille Esquimaude et son petit-fils qui les observaient.

— Mère-grand, lui dirent-ils, ne touchez pas à notre baleine ! Et toi non plus, marmot.

— C'est promis.

Rassurés, les Nains rentrèrent dans leurs igloos — leurs bien-aimées huttes de neige — pour se reposer avant de reprendre leur travail. Ils n'avaient pas tourné les talons que, poussés par une force mystérieuse, la grand-mère et le petit garçon, d'un doigt timide, touchèrent la baleine. Les Nains revinrent.

— Ho !

— Hisse !

Malgré tous leurs efforts, les Nains ne purent déplacer la baleine. Elle semblait fixée au sol par des crampons. Furieux, les Nains se précipitèrent vers l'igloo de la vieille Esquimaude. Ils écartèrent la peau de caribou qui en masquait la porte et menacèrent la vieille femme ainsi que son petit-fils de leurs menus poings crispés.

— Nous nous vengerons !

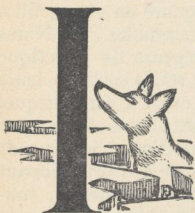
Terrifiés, la vieille et l'enfant s'étaient réfugiés derrière leurs lits de fourrures, pensant être assommés. Mais les Nains se contentèrent de cris et

d'insultes. Ils ressortirent de l'igloo et, emmenant toute leur tribu, disparurent à jamais vers le Nord.

Alors la figure de la vieille Esquimaude commença d'enfler et ses joues rougirent comme si elle avait été battue. Le visage du garçonnet enfla également et ses pommettes se colorèrent de vermillon. Pour comble de drôlerie, leurs têtes se creusaient de fossettes à leur première envie de rire. Ils demeurèrent ainsi et tous les Esquimaux, jeunes ou vieux, filles ou garçons, finirent par leur ressembler. Les Nains étaient bien vengés. Les voyageurs de l'Arctique qui voient les Esquimaux tout ronds sortir de leurs igloos sont obligés de rire, eux aussi. C'est pourquoi les habitants du Septentrion sont si gais et pourquoi demeure, sur les côtes de l'océan Glacial, le souvenir de l'imprudente grand-mère et de son désobéissant petit-fils qui, manquant à leurs promesses, touchèrent jadis la grande baleine bleue harponnée par les Nains.



Le Renard et le Corbeau



L faisait très froid. Maître Corbeau, l'oiseau le plus rusé du Grand-Nord, et Maître Renard Rouge, le quadrupède le plus malin de l'Arctique, se haïssaient depuis de longues années. Toutefois ils n'en laissaient rien voir. Voilà qu'un jour, Maître Corbeau sautilla jus-

qu'à l'igloo, sa ronde demeure de neige, où dormait Maître Renard Rouge. Il le réveilla.

— Bonjour, Maître Renard Rouge.

— Bonjour, Maître Corbeau.

— Le soleil brille sur la neige. Vous plairait-il de vous promener avec moi dans les collines?

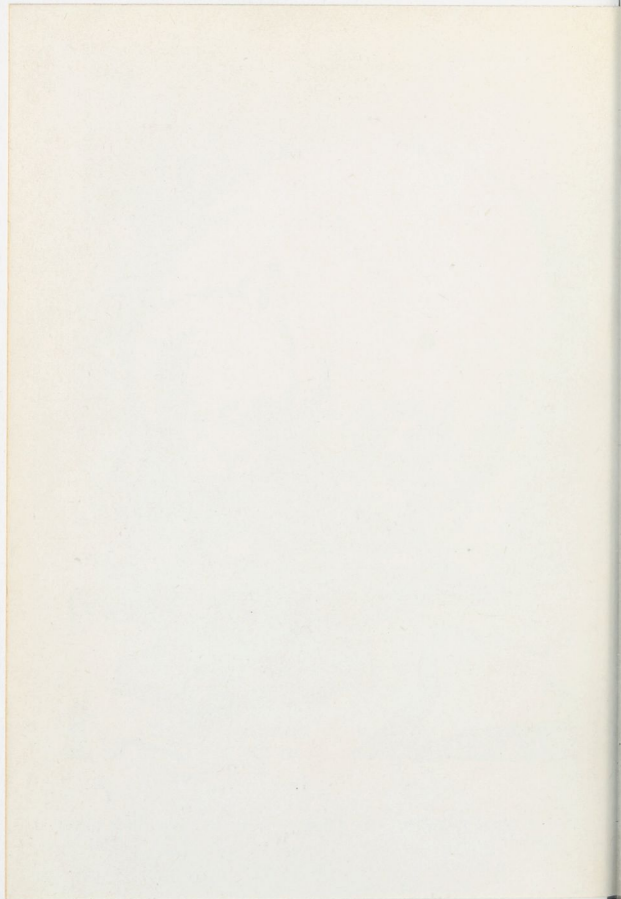
— Beaucoup.

— Et un concours de glissades vous amuserait-il?

— Certes.



Tout à coup, surgissant hors d'une crevasse, un grand ours blanc apparut.



Le Renard et le Corbeau partirent. Devisant gaiement, ils atteignirent le sommet d'une colline au pied de laquelle s'étendait un petit lac gelé du matin.

— Glissez le premier, ami Corbeau.

— Que non, à vous!

— Je n'en ferai rien.

Le Corbeau se décida. S'engageant sur la pente neigeuse, il glissa bientôt tellement vite que, même s'il l'avait voulu, il n'aurait réussi à s'arrêter. Maître Renard Rouge se tenait les côtes de rire.

— Ah! Ah!

Et il pensait, le traître :

— La glace du lac est encore fragile. Le méchant se noiera.

Mais, arrivé au bord du lac, Maître Corbeau, d'un puissant coup d'aile, quitta la neige et vola se percher sur une autre colline. Il lui cria :

— A vous, gentil Renard.

— Heu!...

— Seriez-vous poltron?

— Poltron, moi?

— Sauteriez-vous moins bien que je ne vole?

La vanité de Maître Renard Rouge l'emporta. Piqué au vif, il partit sur la pente de neige. Vite! Vite! le vent sifflait à ses soyeuses oreilles. Lui non plus ne pouvait s'arrêter. Arrivé au bord du lac, hop! d'une détente de ses quatre jarrets il

bondit, mais il ne réussit qu'à retomber au milieu du lac sur la glace fragile; elle se brisa et Maître Renard Rouge s'enfonça jusqu'aux moustaches dans l'eau.

— Au secours, ami Corbeau! je me noie!

— Croâ! Croâ! Que m'importe?

A son tour Maître Corbeau du Septentrion ne se tint pas de rire. Il croassa, laissant le Renard Rouge des Neiges se débattre, seul, sous les glaçons. Le Renard se noya. Maître Corbeau croassa longtemps... longtemps. Et c'est pourquoi ses cris, qui veulent être de joie, déchirent l'air de façon affreuse.



Nanook



OUCHÉE dans son igloo, une maman esquimau venait de mettre au monde deux jumeaux. Elle gémissait :

— Comme ils sont affreux !
Eyâ-Eyâ-Eyâ-Eyâ ! Je ne pourrai pas m'y habituer.
Aya-aya-a !

— Ne te désole pas, lui répondait son époux. Ce

sont de solides garçons, ils deviendront de bons chasseurs.

Mais la jeune femme continuait de gémir. Jamais elle ne serait fière de sa lignée comme les femmes des autres igloos. Ses jumeaux étaient si velus que l'on voyait tout juste, à travers les poils qui recouvraient leurs joues, briller leurs petits yeux. Révoltée, la jeune mère refusa de les allaiter, les emporta hors de son igloo et les abandonna dans la neige. Ils s'appelaient Nanook. L'un des petits garçons

rampa vers l'Océan et ses banquises. Il devint Nanook, l'ours blanc. L'autre rampa vers la toundra et ses marécages. Il devint Nanook, l'ours noir. Encore aujourd'hui personne n'ose nier que les Esquimaux ne soient leurs cousins, car voici ce qui arriva peu de temps après leur abandon.

Le chasseur Uluksak suivait une piste sur l'Océan gelé, lorsque soudain retentirent les terrifiants craquements d'un dégel prématuré. Uluksak partit à la dérive sur une banquise. Des jours et des jours passèrent. Uluksak avait mangé son dernier morceau de pemmican et pour ne pas mourir de faim rongea ses mocassins de cuir. Tout à coup, surgissant hors d'une crevasse, un grand ours blanc apparut. Uluksak crut que le fauve se jetterait sur lui. Il le supplia :

— Épargne-moi, je t'en prie !

O surprise ! Un doux grognement lui répondit. Nanook, l'ours blanc, s'étendit près de lui et, d'abord, s'efforça de le réchauffer.

— Ne crains rien, Uluksak, je ne te veux que du bien. Je suis ton ami.

Nanook partit à la pêche chercher du poisson. Ils vécurent ensemble quelques jours heureux. Bientôt le vent tourna et la banquise vogua dans la direction de la côte, vers l'endroit précis où se trouvaient les igloos des Esquimaux. L'heure de la séparation approchait. Uluksak dit à Nanook :

— Cher cousin, donne-moi un souvenir, sans quoi aucun Esquimau ne croira à notre rencontre.

— Par tous les *williwaws*, — ces vents du diable — Uluksak, cette précaution est sage. Laisse-moi réfléchir.

Comme chacun sait, les *williwaws* sont les dangereux vents glacés qui soufflent à l'imprévu du pôle et gèlent sur place les imprudents. Nanook détacha un lacet de ses bottes de fourrure et le donna à son cousin. Alors la banquise heurta les sables de la côte et Uluksak bondit à terre.

— Adieu, Nanook.

— Adieu, Uluksak.

Tout le village s'était porté à la rencontre du revenant. Uluksak fit part de son aventure à ses amis et parents. Aucun ne voulut le croire. Il leur montra le lacet de Nanook, l'ours blanc. Comme personne n'avait jamais vu de semblable lacet et que personne ne pouvait expliquer la manière dont il avait été fait, Uluksak convainquit ses auditeurs et son histoire s'accrédita dans tout le Grand-Nord.



Apukeena, le grand chasseur



UR les berges du détroit de Behring existait jadis un grand village esquimau. Les hommes de ce village prenaient souvent la mer dans leurs kayaks et leurs oumiaks pour chasser morses et baleines. Quand ils revenaient bredouilles leurs familles pâtissaient de la faim. Tou-

tefois pareille malchance n'arrivait jamais au jeune Apukeena, réputé le meilleur chasseur du détroit. Au village, Apukeena n'habitait pas avec ses parents, mais dans un igloo séparé, avec sa belle jeune femme. Voici qu'un matin Apukeena partit à la chasse. L'Océan était désert. Il pagaya longtemps et se trouvait déjà fort loin de la côte lorsqu'il aperçut un phoque. Il harponna l'animal, le hissa dans son kayak et, tout joyeux, mit le cap vers le rivage. Soudain, le phoque revint à la

vie et mordit Apukeena dans le dos. Sa seule chance de salut étant de regagner la côte, Apukeena fit force rame. Son kayak volait littéralement sur les vagues. Mais le phoque mordit une deuxième fois Apukeena et si profondément qu'Apukeena expira avant d'avoir atteint la plage. Cependant une grande tempête s'était levée et tous les autres chasseurs du village avaient été jetés à la côte par l'Océan déchaîné. Ce soir-là, quand ils se réunirent dans le kazhgie — la salle commune — ils s'aperçurent qu'Apukeena manquait et ils s'en tourmentèrent, car Apukeena était diligent et rentrait toujours le premier de la chasse.

Aussi dès la fin de la tempête les parents d'Apukeena coururent-ils à la plage. Ils n'y trouvèrent que le kayak de leur fils échoué sur le sable et, au fond du kayak, le phoque toujours vivant qui se vautrait dans une mare de sang. Ils devinèrent le drame. Folle de chagrin, la mère d'Apukeena se saisit d'un grand couteau, se jeta sur le phoque, le dépeça vif et en lança les morceaux dans la mer.

Le roi des phoques ressentit vivement l'outrage et convoqua sans tarder son conseil. A l'unanimité les phoques décidèrent de punir les Esquimaux par une grande inondation qui noierait tous leurs igloos. Sur l'ordre du roi des phoques, les eaux montèrent, montèrent et ne redescendirent jamais.

Seules, deux montagnes réussirent à garder leur tête au-dessus des flots. Ce sont aujourd'hui les deux îlots appelés la Grande et la Petite Diomède qu'on aperçoit au milieu du détroit de Behring.

Les Esquimaux sautèrent dans leurs bateaux et se réfugièrent au sommet de ces montagnes. Les parents et la femme du pauvre Apukeena reconstruisirent un igloo et vécurent ensemble sans jamais oublier le cher mort. Voici qu'un fait étrange se produisit. Ils retrouvaient, vide, chaque matin, le tonneau d'eau à boire qu'ils remplissaient la veille. Pourtant le tonneau n'avait pas de fuite. Intriguée, la mère d'Apukeena décida de surprendre le voleur d'eau et, au lieu de s'endormir, se cacha, aux aguets, dans un coin de l'igloo. Vers minuit, elle entendit un léger remue-ménage et vit un jeune fantôme surgir lentement d'un trou du plancher. Maigre comme un mort et couvert de goémons, le fantôme rampa jusqu'au tonneau, se dressa sur ses genoux et, à grandes lampées, étancha sa soif, puis, rampant à nouveau, disparut comme il était venu. La mère d'Apukeena en ce fantôme avait reconnu son fils. Elle fit part à son mari de cette incroyable visite. Les deux vieux discutèrent longtemps et finirent par décider qu'ils attraperaient le défunt au piège, comme ils auraient attrapé un loup ou un oiseau dans la toundra. A cette fin ils répandirent autour du tonneau de la vieille huile de phoque devenue

très gluante et, la nuit suivante, ils se remirent à l'affût. A minuit, alors que les hommes et les chiens dormaient dans le village, le jeune fantôme revint, trempé d'eau salée et tourmenté par les insectes de mer. Il rampa vers le baril et s'englua bientôt dans l'huile de phoque au point de ne pouvoir plus bouger. D'ailleurs il était très faible. Les deux vieux se précipitèrent et s'en emparèrent quoiqu'il se débattît. Ils le baignèrent, puis le couchèrent dans un sac de fourrure tout neuf. Ils le nourrirent de bonne soupe et de morceaux de viande choisis. Le fantôme prit rapidement du poids et des couleurs, ressemblant tous les jours plus au regretté Apukeena. Alors la vieille Esquimaude dit à sa belle-fille, qui ignorait tous ces événements, de tailler et de coudre une belle parka — une veste de fourrure —. La jeune femme se mit à l'ouvrage sans se douter que ce vêtement était destiné à son mari. Vint la fête du village. Tous les Esquimaux se réunirent pour danser, festoyer et rivaliser à des jeux de force ou d'adresse. Les parents d'Apukeena participèrent à ces réjouissances, mais avant de s'y rendre ils avaient, en grand secret, donné à leur fils la belle parka terminée par leur belle-fille. Apukeena la revêtit, puis il descendit vers la plage, où la fête battait son plein. Aussitôt des cris s'élevèrent :

— Voici l'homme dévoré par le phoque !

— Voici le noyé !

— Voici Apukeena, la victime des monstres de la mer !

Apukeena marcha droit vers sa femme, muette de surprise et de joie. Il la regarda dans les yeux et lut sur son visage qu'elle lui était demeurée fidèle. Alors il redevint le plus grand chasseur de sa tribu. Sa renommée s'étendit au loin et tous les gens de la toundra connurent son aventure.



Kingaleek, le piégeur d'oies



INGALEEK était un vieux bonhomme, très étrange. Il vivait seul dans un minuscule igloo, toujours vêtu de peaux de chien. Trop vieux pour chasser, il ne parvenait à se nourrir qu'en piégeant les oies sauvages et les canards qui, volant vers le sud, passaient au-dessus de l'é-

tang proche de son igloo.

Pendant longtemps Kingaleek prit beaucoup d'oies et de canards. Puis une saison vint où il fut moins heureux. La plupart du temps ses pièges restaient vides. Comme il s'en désespérait, il s'aperçut un jour que les berges de son étang étaient hérissées de plumes. Qui donc lui volait ses oies et ses canards?... Qui?

Kingaleek se barbouilla la figure de terre, enfila ses vêtements en peau de chien et rampa dans les

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BERGER-LEVRAULT A NANCY
EN NOVEMBRE 1957

N° d'éditeur : H. 2790. (c. 6) — 779.355-11-1957.
Printed In France

Bookkeeper

ptbv

désacidifie 2009

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

